

Fiche technique

Espagne - 2004 - 1h44

Réalisateur :

Alex de la Iglesia

Scénario :

Alex de la Iglesia

Jorge Guerricaechevarria

Image :

Jose Luis Moreno

Musique :

Roque Banos

Décor :

José Luis Arrizabalaga

Arturo Garcia Otaduy

Interprètes :

Guillermo Toledo

(Rafael)

Monica Cervera

(Lourdes)

Luis Varela

(Don Antonio)

Enrique Villen

(Inspecteur Campoy)

Fernando Tejero

(Alonso)

Javier Gutierrez

(Jaime)

Kira Miro

(Roxanne)



Résumé

Le vendeur le plus séduisant d'un grand magasin tue un collègue rival par accident. Une des vendeuses du rayon parfumerie est témoin de la scène et en profite pour lui faire un perfide chantage sexuel.

Critique

Avec la dyslexie pourrave de son titre, une affiche assez laide pour repousser les curieux et la concurrence sauvage du moment, **Le crime farpait** va avoir un peu de mal à taquiner les scores de **Titanic**. Mais il en faudrait sans doute plus pour déprimer l'Espagnol

Alex de la Iglesia ; lui qui, depuis plus de dix ans (et **Action mutante** en guise de carte de visite), milite pour un cinéma parodique (horreur, polar, western : à l'assaut !), certes de guingois, mais aussi sympathiquement irrévérencieux.

Dans cette logique foutraque, **Le crime farpait** ne manque pourtant ni d'ambition, ni d'arguments, à travers la résistible ascension d'un vendeur de grand magasin arriviste, lâche et fat, qui bute un collègue et doit épouser l'employée disgracieuse menaçant de le faire chanter. Bien calé sur son sujet, de la Iglesia signe une comédie macabre outrancière et, sous couvert de guignolade, propose une satire alerte dans laquelle la société de consommation comme les vilains machos qui la peuplent en prennent pour leur grade.

Gilles Renault
Libération 11 mai 2005

L'avis de la presse

Score

Marco Ramius

Personne ne sort indemne du cinéma d'Alex de la Iglesia ; tous les protagonistes sont méprisables, et pourtant, il est impossible de les détester. Là réside le tour de force du réalisateur : tirer à boulets rouges sur une société avide de bien paraître sans pour autant la dénigrer puisque finalement nous en faisons tous partie. Réjouissant !

L'Écran Fantastique

Julie Deh

Alex de la Iglesia revient avec une petite perle d'humour noir bien frappée, d'une irrésistible subversion... Enlevé, corrosif, délicieusement cynique, sans longueurs, **Le crime farpait** est un bijou de comédie noire. Tout passe ici sans effort, un tour de maître si l'on considère les énormités qui jalonnent un scénario reposant sur l'excès. (...) le fantastique se mâtine de loufoque. Rafraîchissant, drôle de bout en bout, radicalement libre (...).

Mad Movies

Arnaud Bordas

Le Crime farpait est un exemple de comédie rythmée et déjantée, mais c'est surtout un pivot essentiel dans la carrière du plus chtarbé de tous les Ibères. (...) le dernier opus du cinéaste, en plus d'être une comédie hilarante, réglée comme une horloge et brillamment exécutée, s'avère être sa pièce la plus désespérément noire.

Studio Magazine

Thierry Cheze

Le crime farpait est l'occasion idéale pour découvrir le travail de ce cinéaste à l'imaginaire débridé. (...) Son art de l'humour noir atteint ici son paroxysme en flirtant, sans jamais y succomber, avec le machisme ou la misogynie. Son ton corrosif donne du relief à de nombreuses scènes irrésistibles qui justifient à elles seules la vision de ce film (...) Rares sont les comédies aussi politiquement incorrectes et aussi élégamment filmées.

Première

Gérard Delorme

Alex De La Iglesia partage avec Hitchcock le goût de la comédie noire et le sens de la transgression. Ici, il a simplement poussé la formule en y ajoutant des effets gore, du mauvais goût et des saillies fantastiques avec un plaisir non limitatif. Clairement, il vient de réussir son meilleur film depuis le prometteur **Jour de la bête** (95).



Les Inrockuptibles

Vincent Ostria

A ce jour le meilleur film d'Alex de la Iglesia, qui, malgré ses gros sabots habituels, fait preuve d'une sophistication inédite. On n'est jamais très loin de la comédie musicale dans cette œuvre féroce, réflexion cocasse sur les paradoxes de la laideur et de la

beauté. Une touche almodovarienne un peu sixties agrémente ce film, qui laisse espérer que le style du cinéaste va continuer à s'affiner.

Positif

Eithne O'Neill

Comédie noire et pot-pourri mélangeant satire de mœurs et parodie du gore [...] Si le châtiement et ses suites, que subit le héros-victime, introduisent une sauvagerie de la composition, du détail, c'est sans soutenir le rythme qu'il faut. En dépit de la prestation énergétique de Guillermo Toledo (...), malgré le soin accordé aux décors, les clins d'œil cinématographiques sont gros, et les personnages sont esquissés trop superficiellement pour qu'on s'identifie à leur sort.

Le Monde

Isabelle Régnier

Lorsque le dragueur de supermarché assassine son rival professionnel sous les yeux de la seule vendeuse laide, la trame du récit prend un tour nauséabond. (...) S'il hésitait encore, le spectateur est contraint de se ranger du côté de l'assassin macho, artificiellement reconverti en victime. Car c'est le côté de la beauté. Envisagée comme le repoussoir absolu, la laideur physique est ici le creuset où fermentent la mesquinerie, la méchanceté, l'hystérie et la bêtise.

L'Express

Julien Welter

Ce grand prix 2005 du film policier de Cognac est une farce grasse. (...) Plutôt que de s'atteler à mener farpaitement son intrigue, De la Iglesia, plus à l'aise

dans **Mes chers voisins**, multiplie les trognes d'ahuris, ce qui ne rend pas l'histoire captivante. Loin de là.

Entretien avec le réalisateur

(...) Quel a été le point de départ du film ?

Je voulais faire une comédie dont l'action se passe entièrement dans un centre commercial, un espace fermé, une sorte de huis clos... où il y a un crime. Mais le plus important était de raconter l'histoire d'un homme croyant en la vie et ce qu'elle représente, et qui finalement se rend compte qu'elle n'est qu'un chaos.

*Justement, pourquoi utiliser des huis clos, comme dans **Mes chers voisins**, où l'action se passe presque entièrement dans un immeuble ?*

Les huis clos accentuent incontestablement le côté comique. Mais je ne suis pas le premier à utiliser ce genre de procédé qui se révèle être très efficace. Le plus bel exemple est le film de Joseph L. Mankiewicz, **Le limier** en 1972. Les personnages étant face à face, les dialogues sont aussi importants que les situations comiques et c'est la combinaison des deux qui rend le film à la fois drôle et cynique.

La figure du clown est omniprésente dans le film. Dans le dossier de presse, vous dites : «Pour réussir il faut en quelque sorte devenir clown». Pouvez-vous préciser ? Etes-vous un clown ?

En acceptant la vie telle qu'el-

le est, nous sommes tous des clowns. Au XX^{ème} siècle, on s'est rendu compte qu'essayer de changer les choses était inutile. Mais de là à en accepter la réalité avec cette joie un peu innocente et ridicule du clown... Cela me terrorise. Je pense qu'il faut essayer de révéler cette effrayante réalité à travers l'humour. Être conscient de cette vie et à la fois être cynique et en rire.

C'est la phrase de Beaumarchais : «Je m'empresse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer»... C'est exactement ça...

Votre parodie de la TV réalité est très drôle. Que pensez-vous de ce nouveau fait de société ?

La télévision est la Bible de la nouvelle religion qu'on nous impose : «l'enfer de la vie». La Télé nous ment et nous trompe. C'est une fausse réalité que l'on nous vend, qui a envahi tous les foyers. C'est comme si on déposait du poison chez nous pour nous hypnotiser et cela me fait peur...

Je ne suis pas toujours conscient des symboles que je manie dans mes films. Ce sont des choses que je repère par la suite en les revoyant ou en discutant dans les interviews. Je me rends compte que la télévision a toujours été un élément négatif, mais ce n'est pas quelque chose que j'aborde dès le départ...

Pensez-vous d'ailleurs que les journalistes ont tendance à surinterpréter vos films ?

Je ne pense pas qu'il n'existe qu'une seule lecture du **Crime farfait**. Ce serait aller contre le film de ne pas proposer d'interprétations. Les journalistes et

les spectateurs ont raison d'essayer de trouver et de proposer plusieurs sens. Le film est beaucoup plus que l'histoire d'un simple crime. Par exemple, dans **La corde**, Hitchcock ne traite pas seulement d'un meurtre, il y a beaucoup plus que ça derrière. La meilleure façon de déguiser une idée c'est de faire rire. Paradoxalement, la comédie est le genre idéal pour faire passer des opinions sur des sujets sérieux. On parle de choses importantes, sans avoir l'air de le faire.

Y a-t-il des éléments que vous auriez voulu mettre dans le film mais qui n'y sont pas ? Si oui lesquels et pourquoi ?

En effet ! Ça m'arrive à chaque fois. Ce qui nous prend le plus de temps à George (le co-scénariste) et à moi, c'est d'essayer d'accommoder nos idées pour en faire un film qui soit visible, projetable devant le public. Nous avons parfois des idées tellement folles que nous devons toujours essayer de rentrer dans un cadre plus soft. Le moment de l'écriture est en réalité un moment d'auto-censure pendant lequel on filtre nos idées. Il faut trouver des moyens judicieux et softs pour raconter des choses sans avoir l'air de le faire. Par exemple : comment dire à quelqu'un : «tu es une espèce d'ordure dégueulasse» en face, sans qu'il s'en rende compte, de manière amusante et sans qu'il pense qu'on est en train de parler de lui. C'est là tout le travail d'écriture et d'auto-censure...

*Alejandro Amenabar a réalisé **Les autres**, en co-production avec les Etats-Unis. Ça vous tente ?*

Oui. Si le projet est acceptable

c'est-à-dire si je peux contrôler un minimum le scénario et le tournage. Dans ce cas-là, ce serait comme jouer en «première division». J'en serais vraiment ravi. Cependant, je pense qu'il est très difficile de tout contrôler à Hollywood...

Et le cinéma français...

Je rêve de travailler avec Monica Bellucci. Tourner avec elle serait une manière de justifier toute ma vie ! Et si pour cela je dois travailler avec son mari, je le ferai... (Rires) J'adore Jean Reno également, il est l'un des derniers acteurs à avoir un visage très expressif, qui dégage une force incroyable. Il me fait penser à tous ces comédiens classiques qui avaient une expression très particulière dans le regard, reconnaissable entre mille. Et évidemment, j'adore Gérard Depardieu. C'est un acteur hallucinant. J'aimerais autant travailler que dîner avec lui... L'avoir à ma table comme ami et sur un plateau comme acteur. (...)

Propos recueillis par
Sophie Cucheval
www.commeaucinema.com

Le réalisateur

Né à Bilbao en 1965, l'Espagnol Alex de la Iglesia est diplômé en philosophie. Mais avant tout, c'est un homme qui participe à des jeux de rôles, dessine des bandes dessinées, mange de la couenne, organise des fêtes et zappe continuellement. Question boulot, il travaille d'abord comme directeur artistique pour différents programmes de télévision ainsi que pour le court métrage **Mama**, de Pablo Berger, en 1988, et pour le long **Todo por la pasta**, en 1990. C'est dès son premier court, **Mirindas asesinas**, en 1990, qu'il se fait remarquer pour son étonnant univers graphique, alliant action BD et humour noir, gore et délires kitsch. La preuve par l'image avec son premier long métrage, le déjà très barré **Action mutante**, situé en 2012 et où des handicapés rebelles au monde aseptisé qu'on leur impose enlèvent la fille d'un industriel milliardaire. Suivra **Le jour de la bête**, hallucinant trip dans lequel un prof en théologie découvre que l'Antéchrist s'apprête à naître à Madrid et qu'il n'a que quelques heures pour l'en empêcher ! Mauvais goût, anticléricalisme de vigueur et saillies comiques hénaurmes, c'est sûr, faut aimer... On n'a pas vu ses deux films suivants, non distribués en France. D'abord **Perdita Durango**, un road-movie ultra-violent avec Rosie Perez et Javier Bardem, et puis **Muertos de risa**, qui met en scène un duo de comiques (joués par les inénarrables Santiago Segura et El Gran Wyoming) qui se détestent autant qu'ils sont célèbres... Avec **Mes chers voisins**, c'est peu dire que

Alex de la Iglesia ne déçoit pas : cet hommage aux héroïnes hitchcockiennes en vichy rose est un grand moment de sauvagerie délirante, mettant Carmen Maura aux prises avec tous les habitants d'un immeuble, parés à lui faire la peau pour récupérer un fabuleux butin. Une Carmen Maura avec laquelle le réalisateur a tourné son sixième opus, une comédie intitulée **800 balas**.

CinéLive n°59

Filmographie

court métrage	
Mirindas asesinas	1990
longs métrages :	
Acción mutante	1993
Action mutante	
El día de la bestia	1995
Le jour de la bête	
Perdita Durango	1997
Muertos de risa	1999
La comunidad	2000
Mes chers voisins	
800 balas	2002
Le crime farpait	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com